Contribution de l'analyse géographique à l'histoire de l'art : une approche des phénomènes de concentration et de diffusion

Autor(en): **Racine, Jean-Bertrand / Raffestin, Claude**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Archäologie und Kunstgeschichte = Revue suisse d'art et d'archéologie = Rivista svizzera d'arte e d'archeologia = Journal of Swiss archeology and art history**

Band (Jahr): **41 (1984)**

Heft 2: **La Suisse dans le paysage artistique : le problème méthodologique de la géographie artistique = Die Schweiz als Kunstlandschaft : Kunstgeographie als fachspezifisches Problem**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-168383

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Contribution de l'analyse géographique à l'histoire de l'art: une approche des phénomènes de concentration et de diffusion*

par JEAN-BERNARD RACINE et CLAUDE RAFFESTIN

Il n'est peut-être pas étonnant pour des historiens d'art de voir participer des géographes à un colloque de leur Association, dans la mesure où celui-ci est consacré au problème méthodologique de la géographie artistique. Pour nous la surprise est plus grande. Nous ne nous y attendions pas, n'ayant jamais consacré d'effort particulier à ce thème, que ne retient d'ailleurs aucun de nos grands dictionnaires disciplinaires, aucun de nos grands précis et traités de géographie, même si, en revanche, au chapitre de la géographie culturelle, on découvre d'assez nombreux travaux sur la géographie des religions, la géographie juridique, la géographie politique, la géographie des paysages culturels, une géographie de l'opinion, voire même, plus récemment, des représentations mentales, et au moins à titre d'esquisse de ce qu'elle pourrait être, une géographie des lettres[1]. Il existe bien sûr une carte de la production des livres dans le monde et sans doute de très nombreuses cartes de répartition de tel ou tel objet artistique. Et le principe d'une carte des «biens culturels», tels qu'ils peuvent être distribués dans telle ou telle région et à telle ou telle époque, fait partie des vœux pieux de nombreux historiens d'art. Elle leur permettrait de dégager sans doute des caractères plus au moins constants, d'un intérêt certain.

Il reste que lorsque nous avons interrogé les fichiers bibliographiques informatisés, nous n'avons pas trouvé grand chose à nous mettre sous la dent. Bien sûr on retrouvait un certain nombre de travaux sur la géographie des paysages et de l'habitat, au sein desquels l'aspect visuel ou architectural était traité avec une attention fort précise, allant jusqu'à l'examen de leur représentation artistique. Toute une école américaine en effet, autour des géographes de Berkeley et du concept de paysage, s'est passionnée de géographie culturelle et a pris acte de l'inscription dans les paysages des faits relevant de l'expression artistique[2]. Chaque paysage est une accumulation historique, un code, une partie de panorama, une composition, un palimpseste et un microcosme. Le concevoir ainsi - et les géographes modernes se rapprochent de plus en plus de cette conception - n'est-ce pas ouvrir toutes grandes les portes à une géographie artistique?

Géographie historique de l'architecture et de ses styles, étude géographique des rapports entre mythes et monuments, entre idéologie esthétique et design urbain, découverte de la base géographique de telle ou telle expression de l'art vernaculaire en tant que double expression d'une culture et d'un lieu, offrent bien au géographe des pistes de recherche qui témoignent des possibilités d'une collaboration interdisciplinaire féconde. Et l'on en retrouve en effet quelques traces dans la bibliographie la plus récente[3].

Mais c'est paradoxalement tout près de nous, dans les travaux d'ENRICO CASTELNUOVO[4], que nous avons trouvé le point de départ à notre discussion. Traitant des Alpes, carrefour et lieu de rencontre des tendances artistiques au XVe siècle, Enrico Castelnuovo (1967) a souligné l'apport possible du travail des géographes, rappelant l'importante tradition allemande à laquelle renvoie le terme évocateur de *Kunstlandschaft,* tout en remarquant, dans son «Plaidoyer pour une histoire dynamique des arts dans la région alpine au Moyen-Age», paru en 1979, que cette tradition n'a pas connu de diffusion européenne, et qu'à tout prendre, pour qui veut parler valablement de l'histoire de l'art dans les alpes, cela ne signifie surtout pas faire exclusivement de la géographie artistique à l'«ancienne mode», mais aborder des situations sociales, faire de la sociogéographie culturelle. C'est assez dire que pour l'historien d'art aujourd'hui, la géographie artistique ne saurait être simplement conçue en termes d'enregistrement des localisations, voire d'interrogation des prédéterminations d'un milieu physique sur l'expression artistique.

Certes, bien des non-géographes estiment que l'objet de la géographie se limite au travail de localisation. En fait, depuis toujours, les géographes savent bien que la carte n'est que le point de départ, nécessaire mais non suffisant, et qu'il ne suffit pas de localiser, de cartographier, pour faire œuvre de géographe. Ce serait, selon un mot de MAURICE LE LANNOU[5] dans sa *Géographie humaine* (1950), «prendre une technique pour un objet». «La carte est un excellent moyen d'analyse et de contrôle. Mais elle n'est rien de plus.» Le propre du géographe est d'inscrire les phénomènes qu'il étudie dans l'ensemble des rapports, spatiaux ou non, qui les conditionnent ou qu'ils conditionnent en retour. Travail qui les a vite conduits à découvrir les pièges d'une pensée purement déterministe faisant dépendre l'œuvre des hommes des conditions physiques: «Tout ce qui touche à l'homme est frappé de contingence», dira VIDAL DE LA BLACHE; «la nature propose, l'homme dispose». Et si la géographie peut aider à brosser la toile de fond sur laquelle se détachent telles ou telles œuvres artistiques, il va de soi qu'elle ne saurait expliquer ni ces œuvres elles-mêmes, ni leurs traits individuels[6].

Si bien que tout en réclamant l'apport de la pensée géographique, ENRICO CASTELNUOVO précise dans ses articles sur l'histoire de l'art alpin qu'il convient de s'intéresser à ce qui compte vraiment. Et d'évoquer ce que l'on pourrait tirer, dans une perspective dynamique et non plus simplement statique, de la localisation des foyers novateurs, des zones de résistance, des influences exercées par les voyages des œuvres et des artistes, des préférences des donateurs et des mécènes, des tendances de l'iconographie, des choix des techniques... bref, en un mot, d'une analyse conçue dans les

*Les auteurs remercient Monsieur Charles Hussy, Maître d'enseignement et de recherches à l'Université de Genève, pour sa collaboration dans l'ensemble des opérations de traitement et de représentation des données.

meilleurs termes de la géographie classique française, telle qu'issue de la critique du paradigme déterministe, telle qu'illustrée en fait par l'école possibiliste et régionale, une géographie qui, selon ses propres termes encore, aborde les situations sociales, une «socio-géographie culturelle» qui envisage simultanément les rapports possibles entre territoires, sociétés et expressions artistiques et ne se contente pas de s'interroger – même si elle doit le faire parfois – sur les seules prédéterminations qu'une aire géographique a pu imposer à l'histoire des arts.

Il reste que lorsque notre collègue nous a invités, son intention était plus informée encore. Il savait que certains géographes avaient dépassé leurs préoccupations traditionnelles pour s'intéresser, au delà de la seule domiciliation des faits et du tableau qu'ils exprimaient «peut-être» en termes de rapports entre l'homme et le milieu, à d'autres types de questions, en se fondant sur d'autres méthodes, les unes et les autres s'inscrivant dans un référentiel théorique radicalement nouveau. Si le référentiel des géographes avait changé, ne fallait-il pas en informer les utilisateurs? La géographie artistique en tant que concept, est née et s'est développée, depuis la fin du XIXe siècle, dans un contexte paléogéographique. Tout le monde a entendu parler de «nouvelle histoire». Voilà que l'on parle de «nouvelle géographie». Les mutations qu'elle affirme, les transformations de son appareillage mental et de ses instruments, de ses objectifs heuristiques aussi, ne pourraient-ils pas avoir des conséquences sur les pratiques et les connaissances des historiens d'art intéressés à la dimension géographique de leurs préoccupations? Tel est sans doute l'enjeu de notre intervention.

I. De la géographie traditionnelle à la «nouvelle» géographie: vers un nouveau référentiel conceptuel et méthodologique

Peut-on résumer rapidement ce qui s'est passé au sein de notre discipline dans le cours des années 60 et 70? Si nous en venons immédiatement aux résultats, nous dirions qu'à la manière traditionnelle, classique, de pratiquer la géographie, manière qui a régné en pays anglo-saxons jusque dans les années 60 et en pays francophones jusque dans les années 70, s'est assez brutalement opposée une manière dite «nouvelle», où le déductif l'emporte sur l'inductif, le théorique sur l'empirique, le quantitatif sur le qualitatif, l'abstrait sur le concret, le nomothétique sur l'idiographique, la recherche de lois ou de règles générales, de portée explicative et prévisionnelle, sur l'accumulation descriptive et contemplative de synthèses régionales dont on a pris conscience qu'elle se ramenait trop souvent à une collection répétitive de timbres-postes dont l'accroissement numérique restait sans grande signification en termes d'augmentation du savoir. La géographie des maîtres du début du siècle était en fait «une sorte d'histoire naturelle de la différenciation régionale de l'écorce terrestre, se donnant pour mission de dresser l'inventaire des paysages dont elle décrit les caractères et retrace la genèse, tout comme la systématique cherche, en botanique et en zoologie, à repérer les genres, à les nommer, à les classer» (CLAVAL, 1977[7]). Elle fait certes intervenir, à côté des contraintes et suggestions du milieu naturel, l'œuvre humaine, mais c'est pour montrer comment celle-ci, se combinant aux réalités physiques, est responsable de l'originalité, de l'irréductibilité, de telle ou telle région dans sa différenciation et dans son évolution. C'était, de l'aveu même de ses meilleurs maîtres, «plus un art qu'une science», d'inspiration verbo-conceptuelle et historico-littéraire.

La «nouvelle géographie» se situe en fait, dans un premier temps du moins, aux antipodes des pratiques traditionnelles. Elle est née, entre autres, des travaux d'un géographe allemand, formé aux méthodes de l'économie, et qui était à la recherche d'une explication générale de la taille, du nombre et de la distribution des villes dans un espace donné. Un WALTER CHRISTALLER (1933, 1972)[8] qui, très explicitement, renonça à l'interrogation géographique de type traditionnel, renonça aussi à l'interrogation historique, dont on ne pouvait attendre selon lui, qu'une «infinité de données factuelles sans avoir pour autant découvert les lois qui les sous-tendent». Il proposa de chercher celles-ci dans les mécanismes de régulation économique, seuls capables de dégager les *principes* à partir desquels il est possible de comprendre l'articulation des phénomènes spatiaux, de saisir leur fonctionnement et de reconstituer leur logique interne[9]. Renonçant au privilège accordé jusque là à l'induction et désirant procéder selon la démarche hypothético-déductive commune à toutes les disciplines scientifiques, cherchant des modèles théoriques, les nouveaux géographes s'obligeront cependant à les *confronter à la réalité*, et pour ce faire se donneront les moyens de les formaliser d'une part (d'où le rôle du langage mathématique) et d'en évaluer la pertinence ou la réfutabilité par des tests d'autre part. Pour tous ceux qui comme Walter Christaller, chercheront des explications générales, les méthodes statistiques seront simplement le moyen de confronter la théorie à la réalité, étant entendu que le choix des modèles devrait être guidé par des hypothèses conformes à la nature des phénomènes étudiés et à la nature des combinaisons mathématiques utilisées par le modèle. Telle était du moins la pétition de principe.

On a certes aujourd'hui largement pris conscience des aspects naïvement néo-positivistes de ces pratiques nouvelles et des graves dangers d'une problématique réductionniste directement issue d'un transfert non critique des modèles de la physique et de l'économie néo-classique au domaine de la géographie humaine (ISNARD, RACINE et REYMOND, 1981)[10]. Il reste que cette nouvelle géographie a eu en tout cas l'intérêt évident d'apporter un changement de langage et, entre l'objet à étudier et le sujet qui l'étudie, un espace de médiation dont les relations sont explicitées parce que résultant d'une construction délaissant le langage quotidien au profit d'un langage plus élaboré qui cherche à établir des correspondances biunivoques entre des définitions et des concepts (RAFFESTIN, 1976)[11]. Elle avait eu aussi l'intérêt fort bienvenu d'offrir une clé de lecture, permettant d'ordonner de manière nouvelle et plus efficace sans doute, un matériau empirique connu, en générant des situations théoriques que l'on pourrait confronter ensuite avec des situations réelles ou nouvelles, plutôt que de se contenter d'un simple relevé inductif orienté par nos seules idées concernant la manière de regarder le monde. Le recours à une problématique géographique de ce type peut apporter quelque chose de complètement neuf, même si toutes les données factuelles ou relationnelles proposées à la réflexion sont, en elles-mêmes, déjà connues.

A la recherche d'une théorie de l'ordre spatial, la nouvelle géographie savait bien cependant que celui-ci dépend «à la fois du niveau technique de la civilisation, des principes de l'architecture sociale qu'elle s'est donnée et des caractères du milieu sur lequel elle s'est implantée[12].» Mais son objectif sera moins de retrouver ces

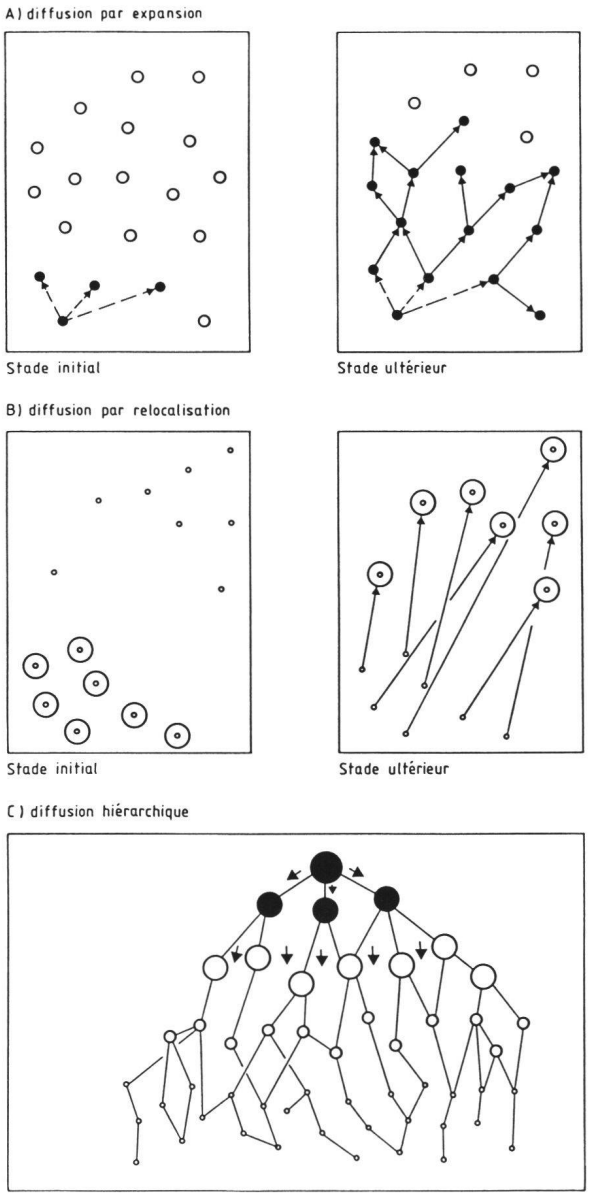


Fig. 1 Le processus de la diffusion spatiale.

niveaux techniques, ces principes d'architecture sociale ou ces caractères du milieu que de montrer en quoi l'espace, et plus spécialement les formes d'organisation de l'espace, jouent un rôle dans la totalité sociale et sa dynamique. Distance, orientation, connectivité, contiguïté, voisinage, concentration, diffusion, points, lignes, surfaces ne sont plus seulement les concepts-clés de l'analyse spatiale; ils deviennent pour certains nouveaux géographes les primitives dimensionnelles sur lesquelles ils croient pouvoir fonder et penser toute la géographie, nouvelle «science de l'espace». Dans cette perspective, les méthodes de la géographie historicisante ou historienne, même conçue de manière régressive-progressive, ne pouvaient plus guère susciter la sympathie des tenants d'une géographie cherchant à découvrir ce que l'on pourrait appeler les théorèmes généraux de l'organisation spatiale, ce qui en fait, était l'objectif explicite d'une nouvelle géographie quantitative dont le système d'explication n'était plus génétique dans son essence, mais fonctionnaliste et structuraliste.

Les germes d'une réconciliation possible sont pourtant de plus en plus nets aujourd'hui et certains travaux en portent témoignage, parmi lesquels tous ceux qui sont consacrés à l'étude de l'interrelation de l'espace et du temps dans le processus de diffusion spatiale, considéré comme l'élément clé de la compréhension de la distribution d'un grand nombre de phénomènes à la surface de la terre, qu'il s'agisse de la diffusion d'une maladie, d'une population, d'une innovation technique, culturelle ou politique. On a ainsi montré qu'en dépit de la grande variété des phénomènes étudiés, les configurations qu'ils créent tendent à évoluer selon deux schémas spatio-temporels fondamentaux (fig. 1):

- d'un côté les phénomènes eux-mêmes peuvent se mouvoir d'une localisation à une autre à travers le temps. Les migrations sont de bons exemples de cette diffusion par *relocalisation* dans la mesure où personne ne peut être littéralement à deux endroits en même temps.
- d'un autre côté, les phénomènes peuvent s'étendre, s'étaler dans l'espace à partir d'un noyau initial qui conserve néanmoins la caractéristique originelle. C'est la diffusion *par expansion*, qui s'appuie généralement sur deux composantes, horizontale et verticale, l'expansion dans l'espace étant fonction du rôle de la distance au noyau initial d'une part, des structures hiérarchiques des lieux d'autre part, l'innovation «descendant» progressivement, au fur et à mesure qu'elle se diffuse du centre vers la périphérie, les différents échelons des noyaux d'activités sur lesquels elle se greffe.

C'est au géographe suédois TORSTEN HÄGERSTRAND[13] que l'on doit d'avoir développé le premier modèle géographique *formel* du processus mis en évidence. L'inscription de ce modèle dans une représentation sociale liée à l'idée de système ordonné fait d'éléments interreliés, la découverte des effets de voisinage et du rôle des niveaux hiérarchiques urbains allaient conditionner tous les progrès à venir et fortifier ce qui se présentait enfin comme une alternative paradigmatique véritable à l'environnementalisme d'autrefois. De nouvelles idées - forces se mettaient en place. C'étaient celles qui sous-tendaient la théorie de la diffusion géographique:

1) rôle des *centres d'innovation* et de diffusion émettant les vagues successives d'innovation (le concept de «Heartland nucleation» en dérive, comme aussi les études portant sur le rôle des centres métropolitains et sur la différenciation de la croissance entre les villes d'une part, entre noyaux métropolitains et périphéries au sein du «champ urbain» d'autre part);

2) rôle des *canaux de propagation* par lesquels les *centres* principaux diffusent l'innovation aux *centres de rang inférieur* et au sein de leurs zones d'influence, l'incidence spatiale de la croissance étant une fonction de la distance à la ville centrale tandis que les potentialités de croissance d'une zone située sur un axe entre deux villes est une fonction de l'intensité de l'interaction existant entre ces deux villes;

3) *effets de frontières* (physique, politique, culturelle) plus ou moins perméables et conditionnant l'existence de sous-systèmes plus ou moins indépendants;

4) *facteurs de réceptivité,* enfin, qui définissent l'aptitude ou la volonté différentielle des groupes ou des cultures à adopter l'innovation et donc à accélérer ou à retarder le processus de diffusion.

Rôle de la distance, rôle des canaux de transmission, rôle des barrières, barrières physiques ou culturelles (celles-ci étant fondées sur des différences culturelles, religieuses, linguistiques, politiques), contrôle de la hiérarchie, ces différents phénomènes ont été fort bien mis en évidence par les géographes. Plus récemment, ceux-ci ont été plus loin en inscrivant progressivement leur théorie de la diffusion de l'innovation *dans le cadre plus large d'une théorie de l'inégalité socio-spatiale,* la notion d'inégalité devant être prolongée par celle d'échelle, qui multiplie les réponses possibles et donc les relativise, par les notions d'articulation, de mobilité, de conscience, de conflit *enfin.*

Rattacher explicitement les modèles centres-périphéries au thème général de la domination est un premier progrès. Mais toute étude de processus finit par montrer la complexité du jeu: on passe de l'identique au cumulatif, de l'accroissement des différences aux convergences progressives, des rééquilibrages aux réajustements, voire au renversement (REYNAUD, 1982)[14]. Et la géographie retrouve ainsi dans ses analyses une grande variété de cas et de types de combinaisons possibles, arrivant à concevoir, en jouant sur les différentes échelles de pertinence, des espaces intra-urbains au vaste monde, en passant par la région, les relations villes-campagnes, la nation et les grands ensembles territoriaux, une multitude de dépendances emboîtées entre différents types de centres et types de périphéries, sans négliger les divers renversements possibles d'un degré à l'autre. Ce qui est centre à une échelle peut très bien se comporter en périphérie à une autre. Le recours au temps dans la mise en œuvre de la théorie, le recours à une perspective dynamique, oblige les géographes à reconnaître que les inégalités socio-spatiales ne résultent pas d'une fatalité, ne doivent pas tout aux potentialités du milieu naturel et sont susceptibles de retournements: s'il y a toujours, d'une manière ou d'une autre, un centre et une périphérie, les rôles ne sont pas distribués une fois pour toutes.

	Count Row PCT Col PCT Tot PCT	Style 0.	Neo-gothique 1.	Neo-roman 2.	Neobyz. Neomed. 3.	Row Total
Civireli	0.	0 .0 .0 .0	14 70.0 6.5 4.9	5 25.0 8.9 1.7	1 5.0 8.3 .3	20 7.0
Civil	10.	1 1.0 33.3 .3	85 87.6 39.4 29.6	4 4.1 7.1 1.4	7 7.2 58.3 2.4	97 33.8
Religieux	20.	2 1.2 66.7 .7	117 68.8 54.2 40.8	47 27.6 83.9 16.4	4 2.4 33.3 1.4	170 59.2
	Column Total	3 1.0	216 75.3	56 19.5	12 4.2	287 100.0

Tableau 1 Répartition des bâtiments néo-médiévaux par type (civil et/ou religieux) et par style (néo-gothique, néo-roman, néo-byzantin ou autre). On trouve dans chaque colonne, de haut en bas: le nombre de bâtiments, le pourcentage que ce nombre représente par rapport à la ligne, le pourcentage par rapport à la colonne, et le pourcentage par rapport au nombre total.

	Count Row PCT Col PCT Tot PCT	Style 0.	Neo-gothique 1.	Neo-roman 2.	Neobyz. Neomed. 3.	Row Total
Religion	0.	1 .9 33.3 .3	97 84.3 44.9 33.8	9 7.8 16.1 3.1	8 7.0 66.7 2.8	115 40.1
Prot.	21.	1 2.1 33.3 .3	26 54.2 12.0 9.1	19 39.6 33.9 6.6	2 4.2 16.7 .7	48 16.7
Cath.	22.	1 .9 33.3 .3	80 73.4 37.0 27.9	26 23.9 46.4 9.1	2 1.8 16.7 .7	109 38.0
Angl. Meth. Syn.	23.	0 .0 .0 .0	13 86.7 6.0 4.5	2 13.3 3.6 .7	0 .0 .0 .0	15 5.2
	Column Total	3 1.0	216 75.3	56 19.5	12 4.2	287 100.0

Tableau 2 Répartition des bâtiments néo-médiévaux par religion (protestant; catholique; anglican, méthodiste, autre) et par style.

Mais si diffusion il y a, il est évident qu'elle est biaisée par d'autres processus que ceux que nous avons évoqués: l'accès social aux moyens de production, et aux résultats de la production, est filtré, ou du moins peut l'être, par la structure de classe du mode de production. En outre, tous ceux qui dénoncent actuellement le «fétichisme spatial» d'une nouvelle géographie demeurant foncièrement néo-positiviste et naïvement empiriste, rappellent que pour être vraiment féconde et ne pas se contenter de se situer dans un paradigme des effets et des résultats, *la pratique de la géographie doit non seulement s'inscrire dans une problématique plus générale, celle de l'économie politique en particulier, mais aussi dans une problématique plus résolument culturelle*[15].

Ne s'entendent et ne se perçoivent peut-être à travers leur diffusion que les phénomènes qui nous paraissent socialement significatifs. Les structures cognitives de nos régions et de nos espaces mentaux ne sont pas uniformes. Inscrire la théorie de la diffusion dans une problématique de la géographie culturelle, c'est l'inscrire en dernière analyse dans la totalité sociale saisie aussi bien à travers sa base infrastructurelle qu'à travers sa superstructure idéologique, qui entretiennent entre elles les relations dialectiques que l'on sait. Et c'est bien ce qu'ont remarquablement montré ENRICO CASTELNUOVO et CARLO GINSBURG[16] dans leur travail sur la dialectique centre-périphérie en matière d'histoire de l'art (1981). La lecture de cet article nous a confirmé qu'en termes de référentiel paradigmatique au moins, l'accord était assez complet entre nous.

Restait cependant à voir de plus près ce que les méthodes spécifiques des géographes, leur aptitude nouvelle à dégager de leurs analyses un certain nombre de règles générales de l'organisation de l'espace, leurs nouveaux outils de modélisation et de simulation, le recours aussi à la statistique et à l'informatique, pouvaient apporter aux historiens d'art. Pour ce faire, ENRICO CASTELNUOVO nous a proposé de traiter un exemple. Ou du moins, de commencer d'en traiter un, au niveau le plus élémentaire, celui de la description de l'information.

II. La diffusion et la concentration de l'art néo-médiéval en Suisse romande: un exemple d'utilisation préalable de la nouvelle géographie

Malgré des origines en partie confondues - Hérodote est-il historien et/ou géographe? - l'histoire et la géographie ont connu des évolutions sensiblement différentes. Nous pourrions, néanmoins, à bien des égards, rendre hommage à Clio qui a longtemps nourri et inspiré la géographie qui elle... n'a pas de muse. Encore que, dans le cas présent, tout marqués par le mouvement et les changements de configuration (cf. les schémas sur la diffusion), nous pourrions nous réclamer d'une sœur agile de Clio, Terpsichore, muse de la danse... La suite nous dira si cette filiation est raisonnable.

Le point de départ de notre interrogation est un fichier, mis à notre disposition par CLAIRE HUGUENIN et consacré aux constructions néo-médiévales en Suisse romande entre 1800 et 1914. Construit à partir d'inventaires préexistants et d'enquêtes sur le terrain, ce fichier fait partie d'une recherche collective de la section d'histoire de l'art de l'Université de Lausanne sur le thème des attitudes à l'égard du moyen âge en Suisse romande, en architecture, peinture et sculpture - recherche concrétisée par une exposition[17]. Il recense les édifices néo-médiévaux et indique entre autres leur lieu et leur date d'apparition, leur caractère religieux ou laïc, public ou privé. Relativement exhaustif, en particulier pour l'architecture religieuse, il comporte toutefois des lacunes pour les bâtiments civils, sujets à de nombreuses transformations, non systématiquement consignées; il est d'autre part redevable de critères stylistiques dont l'emploi, selon les auteurs consultés, n'est pas toujours homogène.

En fait, un tel fichier pourrait être pour nous une supercherie supérieure, une sorte «d'homme de Piltdown» fabriqué en quelque sorte pour égarer deux géographes... égarés parmi les historiens de l'art. Loin de nous l'idée de penser que nos collègues historiens ont voulu nous tendre un piège. Mais quand bien même cela serait le cas - honni soit celui qui en aurait le soupçon - l'exercice, car c'en est un, auquel nous nous sommes livrés, ne perdrait rien de sa valeur. Pourquoi? Parce qu'on peut appliquer des méthodes de description cohérentes à un matériau fictif. Les résultats n'auraient évidemment aucune signification par rapport à un référentiel réel mais ils en auraient une... par rapport à la pensée organisatrice qui aurait imaginé le fichier fictif. Les régularités observées, les structures mises à jour ne révèleraient pas un champ d'observation mais révèleraient un «champ d'imagination» inévitablement caractérisé lui aussi par des régularités et des structures.

C'est une manière de dire qu'il est possible de dissocier la description de l'explication et de l'interprétation. Remarque gravissime et lourde de conséquences puisque c'est admettre une instrumentalisation - ici même une auto-instrumentalisation - de méthodes descriptives d'une discipline par une autre. Il peut paraître scandaleux, en effet, de décrire sans expliquer et sans interpréter; autrement dit de transformer des attributs - ici ceux du fichier - en une série d'indices et de graphiques formels ou quantifiés. Mais est-ce tellement scandaleux? Les racines de l'explication, nous avons bien dit les racines, ne sont-elles pas dans la translation d'un langage dans un autre? La frontière qui sépare la description de l'interprétation n'est-elle pas ce processus de «traduction»? La traduction du «réel sensible» en mots de la langue naturelle est tout à la fois une description et une amorce d'explication qui a suffi, pendant des siècles, à nos précédesseurs. Cela ne signifie pas que l'explication ait été pertinente car c'est un autre problème que celui des critères de vérité.

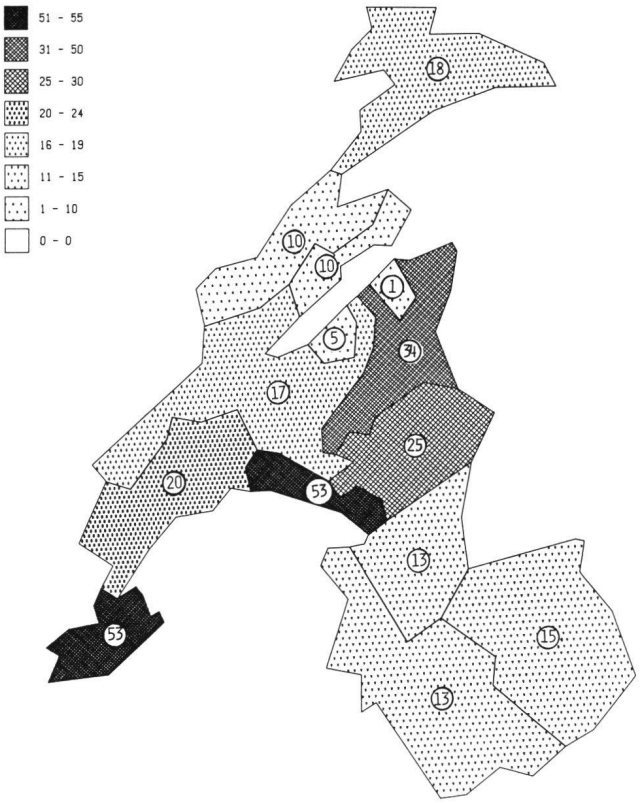
Face au fichier, nous nous sommes trouvés dans la situation d'une science commençante, balbutiante et nous avons eu, en raison même de notre ignorance du sujet, le rare bonheur de pouvoir faire une description «pure» sans hypothèse préalable et surtout non sous-tendue par des a priori qu'on appelle corrélations subjectives dans le domaine scientifique... Dès lors faisons comme si le fichier était fictif. Nous avons quelque peine à faire cette hypothèse car des lacunes et des erreurs dénotent sa «réalité» ou connotent une «supercherie supérieure». En effet, la population statistique de 287 fiches comporte quelques éléments incomplètement identifiés.

Ces quelques remarques étant faites, nous pouvons nous intéresser à la description; à une description que nous serions tentés de qualifier de pure - c'est-à-dire exempte de toute hypothèse - s'il ne nous fallait pas donner, néanmoins, une orientation à cette description. Autrement dit recourir à un ou plusieurs concepts définis par des limites à l'intérieur desquelles sera «enfermée» la description.

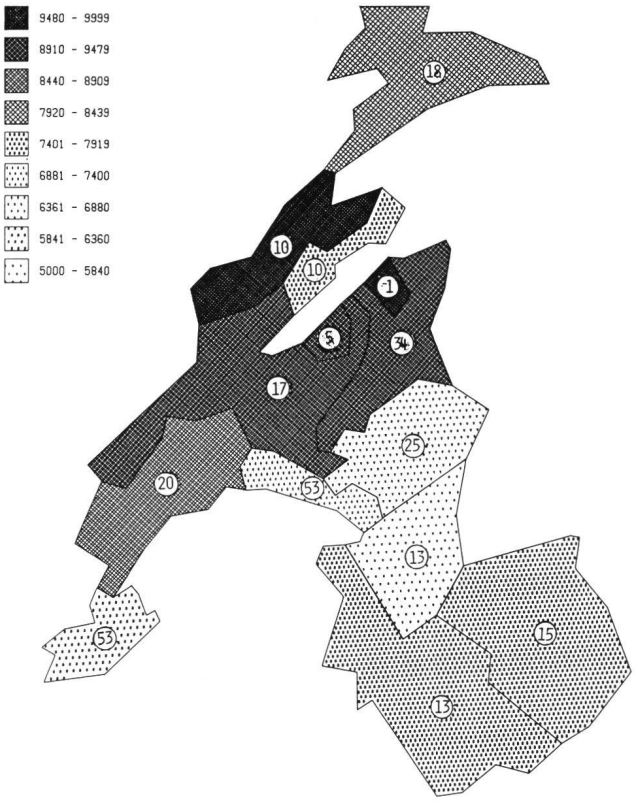
Notre choix, pour des raisons d'opportunité en liaison avec l'histoire de l'art, s'est porté *sur la concentration et son inverse, la diffusion,* dans la double perspective temporelle et spatiale. Dans l'état d'incertitude, accepté, où nous sommes, nous ne savons pas si l'une est plus importante que l'autre.

Par rapport au temps, nous pouvons considérer la concentration de la «population» (ensemble des fiches) soit par année, soit par tranche de 5 ans, soit par tranche dont nous décidons de l'ampleur. Sur l'ensemble de la période, soit entre 1800 et 1914, pour les 114 ans, il y a 26 années qui n'ont connu aucune opération et l'indice de concentration s'établit à 0,41. Si tout avait été construit en une seule année, l'indice serait égal à 1. Il est utile de noter que durant la première moitié de la période considérée, soit jusqu'en 1857, il y a eu seulement 65 opérations et que justement les 26 années «vides» se trouvent dans cette tranche, d'où un indice de 0,49 (voir carte 3). Il est donc loisible d'affirmer que la diffusion a d'abord été faible, ce qui est cohérent avec le modèle général de la diffusion qui correspond à une courbe logistique. Dès lors, on peut affirmer que la diffusion a été beaucoup plus sensible entre 1857 et 1914. De fait, l'indice s'établit à 0,24 (voir carte 4).

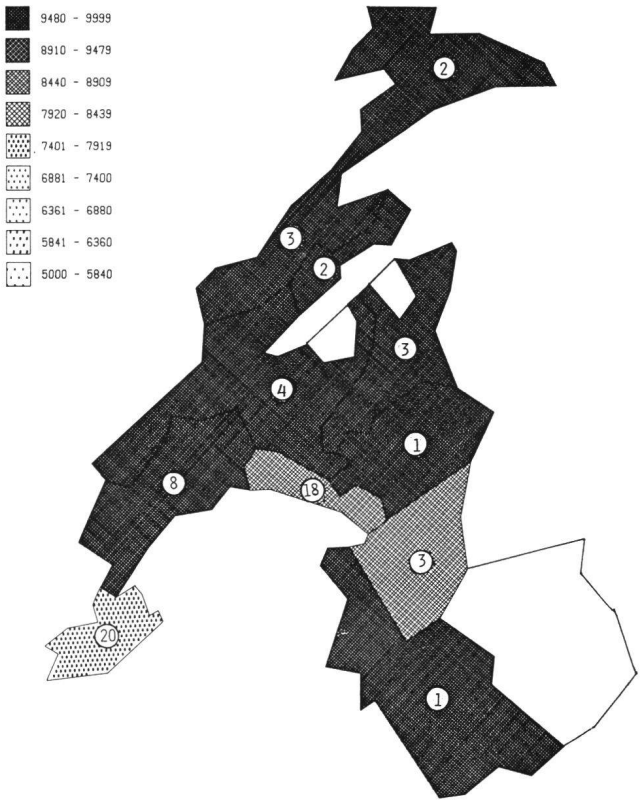
Si nous prenons des «mailles» temporelles de 5 ans (soit 23 dont 1 est vide), l'indice s'établit à 0,28. Mais alors, il convient d'attirer l'attention sur ce phénomène tout à fait particulier qu'est le change-



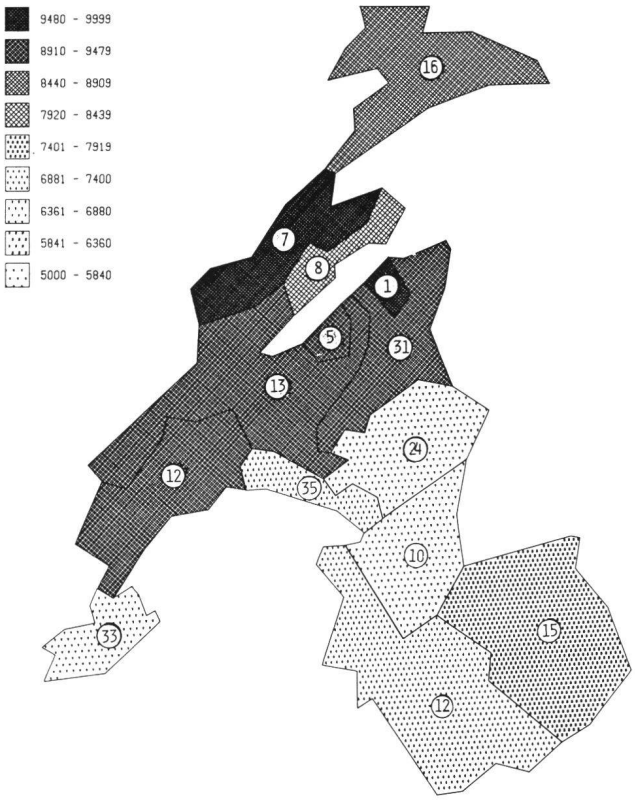
Carte 1 Répartition en régions des opérations architecturales néo-médiévales, tous styles et types confondus, de 1800 à 1914. Echelle 1:380 000.



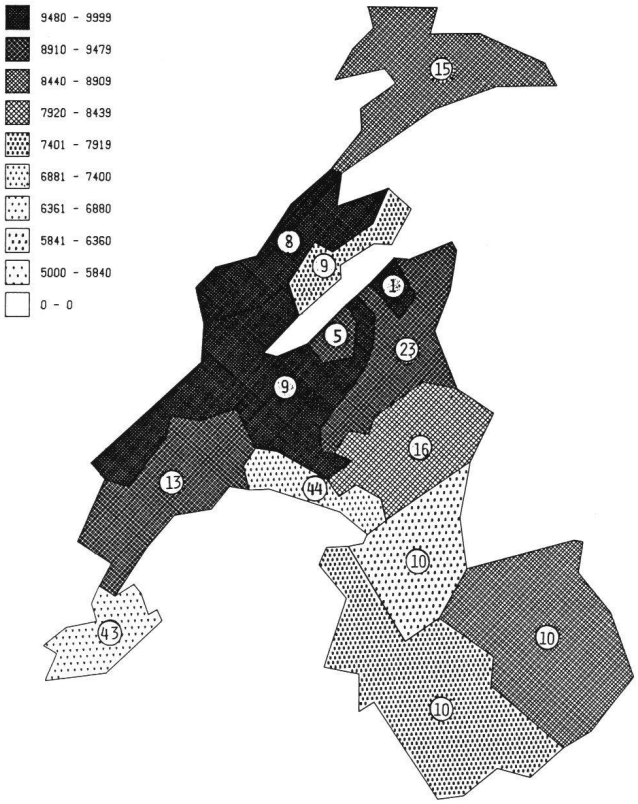
Carte 2 Concentration des opérations par rapport aux régions, pour l'ensemble de la période.



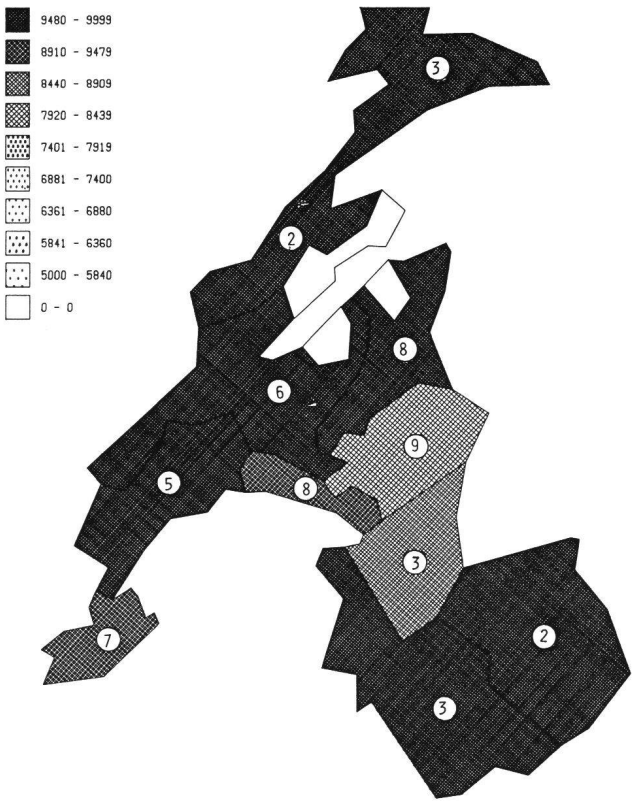
Carte 3 Concentration par rapport aux régions, pour les opérations effectuées entre 1800 et 1857.



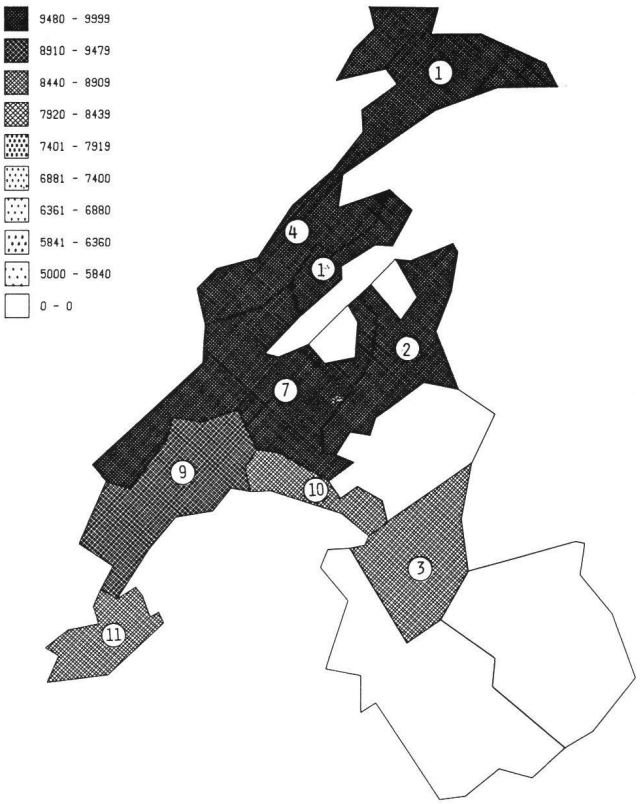
Carte 4 Concentration par rapport aux régions, pour les opérations effectuées entre 1858 et 1914.



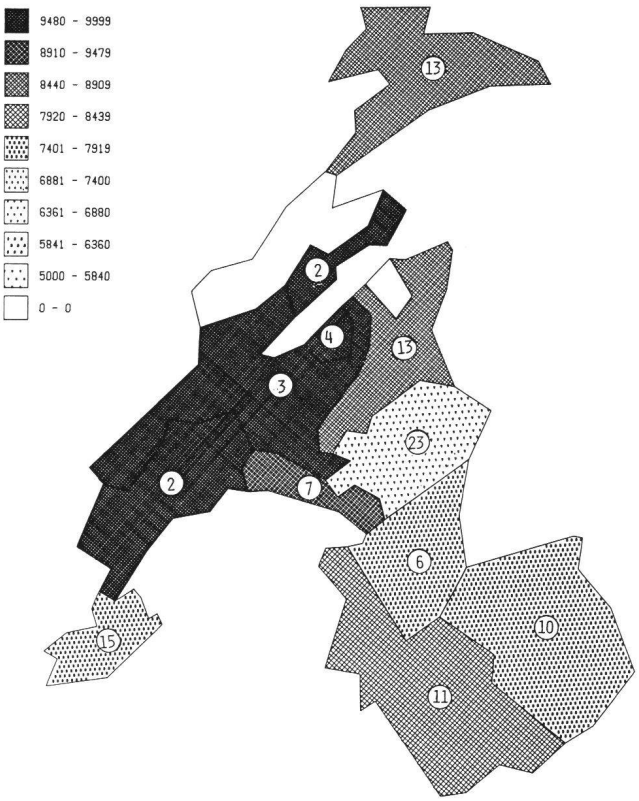
Carte 5 Concentration par rapport aux régions, pour le style néo-gothique.



Carte 6 Concentration par rapport aux régions, pour le style néo-roman.



Carte 7 Concentration par rapport aux régions, pour les bâtiments religieux dédiés au culte protestant.



Carte 8 Concentration par rapport aux régions, pour les bâtiments religieux dédiés au culte catholique.

ment d'échelle. En prenant des mailles d'inégales dimensions (1 année, 5 ans, 57 ans, etc...), nous changeons d'échelle et par là même nous modifions la description comme le révèle la variation des indices. Sans hypothèse spécifique, il n'y a aucune raison de préférer une maille à une autre. Notre état d'incertitude n'autorise qu'à choisir des mailles égales. En effet, et c'est fondamental de le dire, les découpages inégaux sont le privilège d'hypothèses fondées sur la connaissance d'une information particulière. Expliquons-nous. Avec un dé que je ne connais pas, je peux présumer que j'ai une chance sur six de sortir un, deux, trois, quatre, cinq ou six. En revanche, le dé peut n'être pas parfait et le cinq peut sortir plus fréquemment. Il en va de même sur le plan scientifique.

Ainsi changer d'échelle, c'est modifier le phénomène. Mais changer d'échelle, c'est changer d'intention et il faut pouvoir justifier ce changement d'intention à partir d'une information significative par rapport au contexte.

Il en va de même pour le découpage spatial et en l'absence d'hypothèses précises, on est contraint de faire un choix. Dans ce cas, nous avons divisé la zone des opérations en 15 mailles (carte 1), subdivisées elles-mêmes en communes, pour calculer les indices de concentration (carte 2): Genève (0,60), Côte vaudoise (0,88), Riviera vaudoise (0,71), Préalpes vaudoises (0,53), Nord vaudois (0,91), Avenches (0), Bas Neuchâtel (0,77), Haut Neuchâtel (0,95), Jura (0,82), Nord Fribourg (0,90), Sud Fribourg (0,67), La Broye (0,94), Bas Valais (0,75), Valais central (0,78). On notera que la diffusion du phénomène néo-gothique - néo-roman est la plus sensible pour les Préalpes vaudoises, Genève, Sud Fribourg et la Riviera vaudoise.

Il est évident que l'on peut combiner les deux dimensions espace et temps, c'est-à-dire 1800-1857 d'une part et 1858-1914 d'autre part pour les 15 régions respectivement (cartes 3 et 4). Le modèle de diffusion se vérifie d'une manière générale si les indices de concentration diminuent d'une période à l'autre, de manière plus ou moins sensible selon les régions. Pour la première carte on a un pôle principal, la Riviera vaudoise, et deux pôles secondaires, Genève et la Côte vaudoise. Il y a inversion des pôles sur la seconde carte mais aussi et surtout une accentuation du phénomène pour les autres régions. La diffusion est post-quaranthuitarde sans nul doute.

Sans hypothèse plus précise, on pourrait continuer à décrire à l'infini ou presque en faisant varier les échelles temporelles et/ou spatiales, en introduisant les facteurs de style (cartes 5 et 6), de la religion (cartes 7 et 8), etc. Nous nous trouvons donc dans la situation de ceux qui sont en train de fonder une science et finalement nous pouvons faire toutes sortes de suppositions comme si personne ne savait rien. Si ce n'est pas le cas pour des historiens d'art, c'est le cas pour des géographes et nous pourrions faire des hypothèses de type purement géographique en liaison avec les voies de circulation, ou bien des hypothèses de type démographique en rapport avec les migrations, ou encore des hypothèses de type économique ou finalement des hypothèses de type anthropologique dans lesquelles on pourrait faire intervenir la pratique religieuse ou la formation des architectes.

Il y a une intersection, ici, entre géographes et historiens de l'art. C'est une intersection qui peut fonder une recherche interdisciplinaire car cette intersection, potentiellement, n'est pas vide. Le géographe peut apporter une méthode de description cohérente et l'historien une méthode d'interprétation également cohérente. Le recours à un langage formalisé, mathématique ou graphique, permet, sans conteste, une description moins floue que celle de la langue naturelle. A ce stade de l'analyse, convenons simplement qu'il convient de garder présent à l'esprit qu'une description cohérente est toujours le fondement de la probité de l'interprétation.

NOTES

1 Voir en particulier P. W. English et B.C. Mayfield, «The cultural landscape», in: P. W. English et B.C. Mayfield (eds.) *Man, Space and Environment, Concepts in Contemporary Human Geography,* N.Y. Oxford University Press, 1972, p. 3-8; J.E. Spencer et W.L. Thomas, *Introducing Cultural Geography,* J. Wiley & Sons, N.Y. 1978; A. Rapoport, *Houses Form and Culture,* Prentice Hall, Englewood Cliffs, 1969; Alexandre Viatte, «Esquisse d'une géographie des lettres», in: *Géographie générale,* Encyclopédie de la Pléiade, Paris, NRF, p. 1689-1702; D. Lowenthal et M. Bowden (eds.) *Geographies of the Mind,* N.Y. Oxford University Press, 1976.

2 M. W. Mikesell, «Landscape», in: P.W. English et B.C. Mayfield (eds.) [cf. note 1], p. 9-15; J. Schmithusen, «Was ist eine Landschaft?» in: *Erdkundliches Wissen* 9, 1964, p. 1-24; T.G. Jordan et L. Rowntree, *The human mosaïc: A thematic introduction to cultural geography,* San Francisco, Confield Press, 1976; et surtout le travail exceptionnel de Clarence Glacken, *Traces on the Rhodian Shore,* Berkeley University of California Press, 1967.

3 Voir par exemple: O. Wittmann «Dorfbrunnen in geographischer Sicht» in: *Regio Basiliensis* 19, 1978, p. 172-193; B. Rubin, «Aesthetic Ideology and Urban Design», in: *Annals of the Association of American Geographers* 69, 1979, n. 3, p. 339-361; D. Harvey, «Monument and Myth», in: *Annals of the Association of American Geographers* 69, 1979, n. 3, p. 362-381; P.P. Karan et C. Mather, «Art and Geography: Patterns in the Himalaya», in: *Annals of the Association of American Geographers 66,* 1976, n. 4, p. 487-515.

4 ENRICO CASTELNUOVO, «Les Alpes, carrefour et lieu de rencontre des tendances artistiques au XVe siècle», in: *Etudes de lettres* (Lausanne) 10, 1967, p. 13-26; «Pour une histoire dynamique des arts dans la région alpine au Moyen-Age», in: *Revue Suisse d'Histoire 29,* 1979, p. 265-286.

5 MAURICE LE LANNOU, *La géographie humaine,* Paris, Flammarion, 1949.

6 Nous paraphrasons ici, en la généralisant à toute œuvre d'art, une remarque d'ETIEMBLE, «Après l'histoire, la géographie littéraire», in: *Savoir et Goût,* Paris, initialement paru dans *Les Temps Modernes,* Paris, Avril 1947.

7 PAUL CLAVAL, *La nouvelle géographie,* Paris, PUF, coll. Que sais-je? 1977.

8 WALTER CHRISTALLER, *Die zentralen Orte in Süddeutschland,* Jena, 1933 et «How I Discovered the Theory of Central Places: A Report about the Origin of Central Places», in: P.W. ENGLISH et B.C. MAYFIELD (eds.) [cf. note 1], p. 601-610.

9 PAUL CLAVAL, 1977, [cf. note 7].

10 H. ISNARD, J.B. RACINE et H. REYMOND, *Problématiques de la géographie,* Paris, PUF, 1981.

11 C. RAFFESTIN, «Problématique et explication en géographie humaine», in: *Géopoint 76, Théories et Géographie,* Groupe Dupont, Avignon, 1976, p. 81-96.

12 PAUL CLAVAL, 1977, [cf. note 7].

13 T. HAGERSTRAND, *Innovation Diffusion as a Spatial Process,* Chicago, University of Chicago Press, 1953, 1967; «Aspects of the Spatial Structure of Social Communication and the Diffusion of Information», in: P.W. ENGLISH et B.C. MAYFIELD (eds.) [cf. note 1]; voir aussi: B.J.L. BERRY, «Hierarchical Diffusion: The Basis of Developmental Filtering and Spread in a System of Growth Centers», in: P.W. ENGLISH et B.C. MAYFIELD (eds.) [cf. note 1], p. 340-358.

14 ALAIN REYNAUD, *Société, espace et justice, Inégalités régionales et justice socio-spatiale,* Paris, PUF, 1982.

15 P. GOULD et R. WHITE, *Mental Maps,* Harmondsworth, Penguin 1974; D. LOWENTHAL et M. BOWDEN (eds.) *Geographies of the Mind,* [cf. note 1]; THOMAS SAARINEN, *Environmental Planning Perception and Behavior,* Boston, Houghton Mafflin, 1976.

16 E. CASTELNUOVO et C. GINZBURG, «Domination symbolique et géographie artistique dans l'histoire de l'art italien», in: *Actes de la Recherche en sciences sociales* 40, Paris 1981, p. 51-73.

17 CLAIRE HUGUENIN (ed.) *Renaissance médiévale en Suisse romande, 1815-1914,* Plaquette accompagnant l'exposition itinérante, Pro Helvetia, Zurich, 1983. - Sur ce thème, voir aussi: MARCEL GRANDJEAN «Le sentiment du Moyen Age et les premiers pas de l'architecture néo-gothique dans le Pays de Vaud», *Revue suisse d'Art et Archéologie* 40, 1983, n. 1, p. 1-20.

PROVENANCE DES ILLUSTRATIONS

Figure, tableaux et cartes: auteur.